

Un Chapitre de Pétrone

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **11 (1943)**

Heft 2

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567474>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Paul Verlaine spürt ein heftiges Heimweh nach dem schmalen weißen Spitalbett, nach dem Krankensaal, nach den groben Freundlichkeiten des Doctors Chauffard... Er trinkt keinen Absynth in dieser Nacht, läßt sich im Fiaker zurückfahren, liegt still durch Nächte und Tage dann unter seinen Decken — ein Abwesender, ein Fremder — denkt an diesen Kuß. —

Dann kritzelt er auf dem Papier, ein Gedicht entsteht...

„Auf meinen Lippen brennt des Mörders Mund!“ — so jubelt, so weint, so jauchzt, so schluchzt die letzte Zeile...

Und das Geld, das Vanier ihm zahlt für diese Strophen, das versäuft er mit der Dirne Eugénie... Die sieht des Dichters Träne nicht, die silbern in den grünen Absynth fiel — die lacht, denn in ihrem Strumpf knistern die Francsnoten, die sie Paul Verlaine gestohlen...

(Schluß folgt)

Un Chapitre de Pétrone

Le précepteur antique peint par lui-même

Nous avons extrait cette amusante poésie, attribuée à G. Droz, de l'oeuvre libertine des Poètes du XIX Siècle. Ce recueil de poésies particulières ne se trouve malheureusement plus en vente. Espérons que nos lecteurs ne soient pas trop choqués par le style un peu osé; à l'avance nous nous en exusons.

Ric.

Au temps de ma jeunesse, il me prit fantaisie
De quitter Rome un jour et d'aller en Asie;
J'accomplis ce dessein, je hâtai mon départ.
Et sans choix arrêté, guidé par le hasard,
J'arrive dans Pergame, une cité fertile
En plaisirs, où la vie est heureuse et facile;
Mais ce qui m'y retint, je le dis sans détour,
— A quoi bon se cacher? — ce fut surtout l'amour.

Mon hôte avait un fils aussi beau que Narcisse,
Tendre fleur à cueillir, en usant d'artifice;
Je cachai donc mes goûts sous un air réservé
Et sus passer bientôt pour un sage achevé.
Tous les parents, séduits par mon maintien sévère,
M'exaltaient à l'envi, de façon que le père,
Bonhomme sans malice et plus aveugle qu'eux,
Me confia son fils et combla tous mes vœux.
Je fus chargé par lui de mener aux écoles
Son rejeton chéri; par d'austères paroles
J'eus grand soin d'écarter ceux qui de mon trésor
S'approchaient de trop près. L'avare sur son or
Ne veille pas avec plus de sollicitude,

Plus de souci, d'amour, et plus d'inquiétude
Que je veillais, moi, sur l'attrayant dépôt
Duquel je prétendais user seul et bientôt.

Un matin que, couché tout près de mon élève,
Je cherchais le moyen de donner à ce rêve
Si longtemps poursuivi quelque réalité,
L'amour illumina mon esprit agité;
Cupidon m'inspira. Je sortis de ma couche
En veillant sur mes pas, assez pour qu'une mouche
Ne se pût envoler, puis je gagnai le lit
De mon petit voisin, n'ayant fait aucun bruit.
A certains mouvements qu'il fit, je pus comprendre
Qu'il ne sommeillait plus; alors, sans plus attendre
M'adressant à Vénus, la reine des amours,
Je m'écriai en tremblant: „Je t'adorai toujours,
Protège-moi, déesse, exauce ma prière;
Fais que ce bel enfant n'entr'ouvre la paupière
Qu'après m'avoir permis de lui prendre un baiser;
S'il ne s'éveille pas, s'il me laisse poser
Une main sur son corps charmant, deux tourterelles
Seront sa récompense, et parmi les plus belles
Je m'engage à choisir.“

Le bel adolescent

A mes vœux aussitôt se montre obéissant;
Il ne bouge, et j'obtiens une faveur légère
Qui grandit mes désirs, loin de les satisfaire;
Mais en homme prudent, je n'allai pas plus loin
Pour le moment, et quand je fus levé j'eus soin
De courir tout d'abord chercher la récompense
Qu'attendait mon disciple avec impatience.

Je fus encouragé par cet heureux début,
Et dès la nuit suivante, allant tout droit au but:
„Si tu permets, Vénus, qu'à mon aise je touche
Ce beau corps, m'écriai-je, et si dans cette couche
Je parviens à cueillir la palme de l'amour,
Je fais ici serment, dès que viendra le jour,
D'acheter un cheval à mon docile élève.“

L'enfant affriandé n'attend pas que j'achève,
Et de moi s'approchant, il semble m'inviter
A livrer le combat. Je cesse d'hésiter,
Je me jette sur lui: ma lèvre opiniâtre
En cent endroits s'attache et mord ce corps d'albâtre.
Il s'agite, bondit; j'aiguise ses désirs,
Et rompant tout obstacle, au centre des plaisirs
Je pénètre à la fin... Ah! je renonce à dire
Ce que je ressentis: en quels termes décrire
Un bonheur ardemment et longtemps désiré?

Quand je tins dans mes bras cet enfant adoré,
Ce furent des transports, d'ineffables délices,
Comme les dieux parfois, quand ils nous sont propices,
Nous en laissent goûter. Ainsi passa la nuit,
Plus rapide qu'un songe, et l'aube nous surpris
Lassés mais non vaincus, luttant avec vaillance,
Quoiqu'en désespérés, contre la défaillance
Qui s'emparait de nous. Il fallait bien pourtant
Quitter mon cher disciple et le jour éclatant
De son lit me chassa.

J'avais un promesse
A tenir; je sortis, comptant sur mon adresse
Pour m'en débarasser, car outre qu'un cheval
Est plus cher qu'un pigeon, un pareil animal,
Cadeau trop important, risquait de compromettre
Ma réputation; le père aurait pu mettre
Obstacle à mes plaisirs, m'éloigner de son fils.
Ces raisons agitant mon esprit indécis,
Quelques heures après, je rentrais les mains vides.
Mon disciple attendait, et ses regards avides,
Curieux, sur les miens obstinément fixés,
Semblaient m'interroger; ils me disaient assez
Qu'il était mécontent. „Hé! je comptais, mon maître,
Sur un joli cheval... je ne vois rien paraître.
Dit-il avec dépit. — Dès demain tu l'auras.
Lui dis-je, le serrant tendrement dans mes bras;
Je n'en ai pas trouvé qui méritât la peine
D'être monté par toi. — C'est bon, la nuit prochaine
Je t'engage à venir déranger mon repos,
Et tu verras!“ dit-il, en me tournant le dos.

Je m'éloignai confus. Malgré cette menace,
Lorsque revint la nuit, rappelant mon audace,
Je gagnai doucement son lit; là j'eus recours,
Espérant le fléchir, aux plus tendres discours
Assez bas murmurés, toutefois, car mon hôte
Tout près de là couchait. Je convins de ma faute,
Humblement, en pleurant; mais j'eus beau lui jurer,
Que je n'épargnerais rien pour la réparer,
Je ne pus parvenir à calmer sa colère:
„Dors, dors, répondit-il, ou j'éveille mon père!“

Je ne cacherais point que grande était ma peur;
Cependant le péril stimulant mon ardeur,
Je risquai la bataille, et ma persévérance
Aisément triompha de cette résistance.
Un peu molle, il est vrai; l'enfant ne demandait
Qu'à se laisser ravir ce qu'il me refusait;
Après avoir reçu mes premières caresses:
„Est-ce ainsi, me dit-il, que tu tiens tes promesses?“

Moi je te donne tout sans te promettre rien;
C'est en paroles, toi, que tu manges ton bien.
Est-il cher, le cheval?" J'eus peine à me défendre;
Le railleur obstiné ne voulait pas se rendre
A mes raisons; enfin nous signâmes la paix.

Accablé de sommeil, depuis peu je goûtais
Un repos bien gagné, quand je sens qu'on me pousse;
Je m'éveille en sursaut, cherchant d'où la secousse
Pouvait venir: „Mon maître, eh quoi! déjà tu dors!
Murmurait mon disciple; au bout de tes efforts
Es-tu donc?" Ce disant il jouait de l'épaule
Et se pressant sur moi. Je vis bien que le drôle
Se payait amplement lui-même des faveurs
Qu'il accordait. Je dus ranimer les lueurs
D'un foyer presque éteint, dans un monceau de cendre
Chercher une étincelle, en un mot entreprendre
Un travail difficile, ingrat et long surtout;
Je l'entrepris pourtant, et si j'en vins à bout,
Si mon honneur fut sauf, ce ne fut pas sans peine:
Quand je touchai le but, j'étais tout hors d'haleine.

Après un tel exploit, je pouvais espérer
Une trêve, un répit; j'avais droit d'aspirer
Au sommeil; eh bien! non, cette tâche si rude
Que j'avais mis à fin, ce n'était qu'un prélude,
Au moins pour mon élève, et son large appétit,
Non calmé, refusait de me faire crédit.
„Comment! me disait-il, tu veux dormir, cher maître,
Il n'est pas temps encor, je ne le puis permettre.
Quoi! ce jeu si plaisant t'a-t-il déjà lassé?
Nous commençons à peine!"

Oui, j'étais harassé;
Rendu, moulu, forbu, je tombais de fatigue;
Il fallait à tout prix opposer une digue
Aux désirs effrontés du petit garnement;
Je me retourne donc et lui dis brusquement:
„Assez! pour cette nuit que ton feu se modère;
Allons, dors, petit drôle, ou j'éveille ton père!"

Le moyen était bon. L'enfant mot ne souffla,
Et jusqu'au lendemain paisiblement ronfla.

Haben Sie schon einen neuen Abonnenten geworben?
